

Agnès Wilhelm

Les analyses qui ne durent pas *

Envisager la durée c'est concevoir la fin. Tant que ça dure on ne sait pas combien de temps ça va durer... C'est la fin qui donne la clé de la durée. On ne connaît jamais à l'avance le temps que durera une analyse ou une histoire d'amour. En effet, le discours analytique comme le discours amoureux sont des discours non établis, non prescriptibles. Indéterminés.

Pour me préparer à réfléchir sur la question de la durée des analyses, j'ai lu en particulier deux *Revue du Champ lacanien*, le numéro 7, *Le Temps dans la psychanalyse*, et le numéro 12, *L'Analyse, ses fins, ses suites*. Dans ma lecture, j'ai constaté que nombre de contributions abordaient la fin du processus analytique, la phase finale qui permettait de dire qu'une analyse était finie. Il était peu question des analyses qui ne durent pas jusqu'à la fin. C'est pourtant une réalité clinique qui n'est pas rare, du moins dans mon expérience.

C'est ainsi que, m'appêtant à répondre à la question « pourquoi les analyses durent-elles longtemps ? », je me suis penchée sur la question des analyses qui ne durent pas, les analyses interrompues, arrêtées par le choix volontaire de l'analysant, qui met fin à l'expérience sans en attendre la fin. Cet arrêt relève d'une décision du sujet, le plus souvent après l'obtention d'effets positifs qui ont effacé l'objet de la plainte initiale, fait disparaître un symptôme gênant, produit un changement, un soulagement, un mieux-être. La décision d'arrêt est maintenue par le patient, malgré les objections de l'analyste.

Qu'avons-nous à apprendre de ces analyses interrompues ? Je pense à l'exergue de Winnicott dans *Jeu et réalité* : « À mes patients qui ont payé pour m'instruire. » De quoi les patients qui arrêtent leur analyse peuvent-ils nous instruire ?

Nous savons que chaque analyse est unique, du fait de la particularité du sujet. Et cependant chacune suit les étapes logiques d'un processus qui, lui, n'est pas particulier mais déterminé par la structure.

Si le temps d'une analyse n'est pas calculable, les étapes du parcours sont identifiées, en particulier trois d'entre elles : l'entrée, le déroulement et la phase finale qui mène à la fin. Les analyses arrêtées que j'évoque sont celles où l'arrêt se situe en cours du processus, pendant son déroulement, qui se voit interrompu avant la phase finale.

L'arrêt est l'effet d'une volonté du sujet, et non pas le constat de l'aboutissement d'un processus amenant la fin. La volonté d'arrêter n'est pas la déduction de fin. C'est une interruption que l'analyste juge trop précoce, prématurée, dans un processus cependant installé. J'évoque ici des analyses qui ont quand même duré, et non les feux de paille de quelques rendez-vous.

Qu'est-ce qui a décidé de cette issue prématurée ? L'analysant est-il seul en cause dans cette décision ? Y a-t-il une responsabilité qui incombe à l'analyste ? Sa direction de la cure est-elle en cause, ou son désir ?

Arrêt ou fin

J'ai fait moi-même l'expérience d'arrêter mon analyse. Lassée de longs mois de séances ternes et ennuyeuses, je croyais que c'était la fin, et l'arrivée de l'été a fini de m'en convaincre. Après plus d'un an, à la suite d'un événement somme toute banal qui m'avait ébranlée, j'ai repris l'analyse et j'ai ensuite pu faire la différence entre décider de l'arrêt et constater/acter la fin. La chute des identifications comme l'aperçu du fantasme, de sa fonction de voile imaginaire, de leurre, ne sont pas encore la rencontre et la reconnaissance du réel dans sa crudité, dans sa nudité non voilée, sans recours possible à l'Autre.

Ces deux périodes de mon analyse, très différentes dans leur durée mais aussi dans leur dynamique respective, me paraissent maintenant être un tout. J'en conclus que certains arrêts sont provisoires à l'insu du sujet et de l'analyste. Leur suite est *potentielle... en germe*.

À propos de germe, je me rappelle la prégénance de la métaphore de l'oignon, dont l'analyse détachait progressivement les couches, au cours de la première et longue période de mon analyse. L'image de l'oignon incluait l'idée du germe central, le « Kern unseres Wesen » de Freud. Lors de la seconde période, s'est imposée l'image d'une boucle, d'un tour, avec un vide central, que j'ai retrouvée avec un certain trouble des années plus tard dans les schémas du *Séminaire IX* de Lacan. Le tour est un tore, fait des tours répétés de la demande qui cernent un désir insaisissable. Pas de germe central, mais un trou, une faille. Faille du sujet (\$) et faille dans l'Autre S(A) qui désigne le défaut, le manque, dans la structure, imposée par la structure.

Le désir de l'analyste est peut-être désir de ne pas couvrir la faille, de tenter de ne plus s'en détourner, de la maintenir ouverte et non couverte, c'est-à-dire vivante. Et désir d'être là pour celui qui veut s'en approcher, qui veut voir ça pour savoir.

Pourquoi certaines analyses s'arrêtent-elles en chemin ? Nous ne pouvons pas en généraliser les raisons puisque c'est au cas par cas qu'il faudrait saisir les motifs et le moment de l'arrêt. L'expérience analytique prend sa force du particulier. J'ai cru au début de ma réflexion pouvoir dégager de mon expérience une *raison générique* à ces arrêts, par exemple l'idée que, dans ces cas, la demande thérapeutique était plus forte que le désir de savoir, mais cela se révèle être une impasse. Désir thérapeutique et désir de savoir sont nécessairement liés pour tout sujet qui s'engage dans une démarche analytique. Il n'y a pas deux catégories de patients, ceux qui veulent guérir et ceux qui veulent savoir.

Le déroulement de la cure

Il nous faut donc nous tourner vers le déroulement de la cure.

1. La fin est à rapporter au début. Un arrêt précoce peut nous faire reconsidérer *l'entrée* dans le processus. A-t-elle vraiment eu lieu ? Était-ce une vraie demande d'analyse ? Quelque chose a-t-il peut-être été escamoté à l'origine de la demande ? N'était-ce pas plutôt une demande thérapeutique à laquelle l'analyste a répondu ? « On sent ici la tentation brûlante que doit être pour l'analyste de répondre si peu que ce soit à la demande ¹ », écrit Lacan dans « La direction de la cure ».

Je rappelle ses indications pour les entretiens préliminaires au début de la cure :

- d'abord introduire le patient à un premier repérage de sa position quant à la réalité qu'il accuse. Lui montrer qu'il n'y est que trop bien adapté, puisqu'il concourt à sa fabrication ;

- pour poursuivre, refuser le face-à-face.

J'ai été frappée par la force de ces formulations qui n'engagent pas à la complaisance : refuser le face-à-face, c'est bien autre chose que proposer au patient de s'allonger. N'arrive-t-il pas que nous en fassions plutôt une invitation, ou même une promotion ? Si bien qu'on croit que l'analyse a commencé...

Ou alors, est-ce plus tard que le maniement du transfert a échoué ?

2. À l'origine de la rencontre avec un psychanalyste il y a une demande de soulagement. Le sujet veut être allégé de ses symptômes, de ses inhibitions, de ses angoisses.

L'instauration du transfert, qui repose sur une supposition de savoir attribuée à l'analyste, doit ouvrir le sujet à la question de ce qu'il peut lui-même savoir de ses symptômes, de ses répétitions, de son inconscient. Si le savoir supposé à l'analyste est la condition de l'opération du transfert, un renversement doit se produire : le maniement du transfert par l'analyste vise à révéler au sujet que c'est l'inconscient qui sait, qui recèle ce que lui-même ignore ou ne veut pas savoir. En lieu et place de la réponse attendue de l'analyste, c'est de la parole analysante que peut émerger un savoir insu, surprenant, dont le sujet pourra se saisir pour élaborer son histoire.

La position subjective change lorsque le sujet se met en quête de savoir (ça prend parfois la forme d'une enquête), lorsque la recherche se substitue à l'attente d'un savoir donné par l'Autre. Il y a un gain d'émancipation, une levée d'inhibition, un changement de position dans le monde. Ce gain peut être satisfaisant pour un sujet qui dès lors ne souhaite plus poursuivre son analyse.

Et pourtant, ce n'est pas la fin. L'analyste le sait : émancipation n'est pas chute du sujet supposé savoir. La croyance en l'Autre est maintenue, parfois déplacée sur de nouvelles figures ou d'autres espoirs. Tant que cette espérance n'a pas reconnu la faille irrémédiable de l'Autre, $S(A)$, elle ne prend pas fin.

Seule la prise en compte du réel met fin à l'espérance, et aboutit à la destitution du sujet supposé savoir. Ce n'est pas qu'il n'a jamais été rencontré, ce réel, imprévisible mais inévitable dans une existence. Mais l'aperçu, le choc a été recouvert. C'est la fonction principale du fantasme. Le dégagement du fantasme fondamental et sa traversée sont les conditions *sine qua non* de l'acceptation sans recours du hors-sens du réel, de l'irrémédiable de la castration.

L'arrêt de l'analyse n'est pas la butée sur le réel comme impossible, mais son évitement. Il n'est pas une sortie de la répétition mais un aménagement.

« L'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer [...]. [...] Il le déchiffre, celui qui d'être parlant, est en position de procéder à cette opération ; qui y est même jusqu'à un certain point forcé, jusqu'à ce qu'il atteigne un sens. Et c'est là qu'il s'arrête, parce qu'il faut bien s'arrêter ! On ne demande que ça tout de même ! On ne demande que ça parce qu'on n'a pas le temps [...] ². »

« L'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer. » L'arrêt est prématuré lorsque le sujet suspend l'expérience analytique sans avoir découvert la fonction de leurre de la vérité qu'il a déchiffrée, qu'il a élaborée grâce à cette expérience même. Il a trouvé un sens. Il met un terme à son élaboration, non parce qu'il a rencontré le signifiant du manque dans l'Autre, $S(A)$, mais parce que le point où il est arrivé lui convient et qu'il espère, en arrêtant l'analyse, le fixer. Il quitte la position analysante pour se rendre maître du savoir acquis. Fixation à un « je sais » alors que la fin d'analyse, c'est le savoir d'un non-savoir et d'un savoir y faire avec.

Le bon sens ne peut pas critiquer cette volonté de stabiliser l'amélioration obtenue. Il s'étonne plutôt du contraire, de ce qui pousserait à continuer, comme nous le rappelle Marc Strauss dans l'argument de ce séminaire École : « Tu y es encore ? ». L'analyste a-t-il tenté de contrer ce bon sens, au risque de le confirmer, plutôt que de pointer son doigt « vers l'horizon dés habité de l'être où doit se déployer la vertu allusive ³ » de l'interprétation ?

3. Si l'analyse produit des effets positifs, effets de soulagement quant aux symptômes, ou effets de relance du désir inhibé, elle produit aussi une vacillation des assises subjectives avec la chute des identifications et des idéaux. L'analyse entame le moi et révèle au sujet ses manques dans le temps même où il découvre la fonction illusoire de certaines convictions qui le tenaient et auxquelles il avait tenu jusque-là.

L'arrêt de l'analyse peut correspondre à un calcul pour fixer le gain obtenu, dans l'intuition de la perte que supposerait la poursuite. Le sujet « préfère en rester là » bien qu'il sache, non pas qu'il y a un aboutissement par le réel, ça c'est un savoir qui ne se sait pas d'avance mais qui s'expérimente, mais que cela pourrait continuer. Peut-être d'ailleurs pense-t-il que cela continuerait indéfiniment et que là encore « il faut bien s'arrêter ».

L'arrêt est-il un refus d'« aller plus loin », un point de satisfaction, ou un impossible qui dépasse le sujet, un point de fixation d'une jouissance inconsciente ? Satisfaction et fixation sont sans garantie contre « la mauvaise rencontre » du hasard de la vie ou contre le retour du réel du symptôme, qui pourraient ébranler le sujet et peut-être « transformer l'arrêt » en nouvelle demande d'analyse.

La direction de la cure : diriger la cure et non diriger le patient

Il paraît évident que le déroulement d'une cure, et donc son arrêt, met aussi en cause la position de l'analyste. Quelle partie joue ou n'a pas joué l'analyste dans une décision d'arrêt ? A-t-il été « en place de semblant d'objet

pour se faire l'agent d'un discours qui ne serait pas du semblant », comme le formule Jacques Adam dans sa contribution à la dernière journée internationale d'École ? C'est le contrôle qui peut éclairer l'analyste sur sa partition.

Ma position s'est modifiée au cours de la réflexion que je vous expose ce soir. Je pensais plutôt que les analyses arrêtées en cours de processus étaient un échec... de l'analyste. J'y voyais même la raison du silence relatif dans les contributions de l'École : nous n'aimons pas exposer nos échecs, bien que ce soit une démarche freudienne que de partir du ratage pour en tirer un enseignement.

L'arrêt est-il ratage ? Je ne le pense plus. Ne pouvons-nous pas reconnaître une valeur aux analyses arrêtées ? Une valeur thérapeutique, une valeur de changement. L'arrêt avant la fin ne peut pas produire un analyste, c'est certain. Mais la visée première de l'analyse, c'est de transformer la vie, de permettre un changement dans la vie d'un sujet. L'expression « être en arrêt » contient l'idée d'une halte, une suspension, et comporte aussi l'idée d'être sur le qui-vive. Rien de définitif donc.

Le discours analytique est optionnel pour l'analysant. L'entrée dans ce discours comme la sortie relèvent du choix du sujet. La poursuite de l'analyse se prolonge tant que le sujet en maintient l'option. La décision d'arrêter est décision de lever l'option prise, c'est-à-dire de sortir du discours analytique... du moins pour un temps.

L'analyste sait d'expérience qu'il y a une issue par la fin, puisqu'il l'a trouvée pour lui-même. Ce savoir n'est pas transmissible. Il n'est pas non plus une vérité supérieure, comme on parle d'intérêt supérieur (de l'enfant, du patient, etc.) qui pourrait être ordonné. L'analyste ne peut que faire l'offre de continuer, de se maintenir à sa place dans le discours analytique. Il peut donc dire à son patient « ce n'est pas la fin ». Mais il me semble que s'il lui dit « vous avez tort », il quitte le discours analytique pour son envers.

Mots-clés : interruption, arrêt, option, réel.

*↑ Intervention au séminaire EPFCL à Paris, « La durée des analyses, ses raisons », le 16 octobre 2014.

1. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641.
2. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.
3. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.